

UN ROMANTIQUE AU BLED : PÉTRUS BOREL LE LYCANTHROPE

Roland BILLAULT

Nous sommes au début du XIX^e siècle à Paris, dans le quartier de la Montagne Rochemouart. Une horde de jeunes gens braillards, nus sous leurs redingotes béantes, dévalent les petites rues, épouvantant et scandalisant passants et commerçants... Qui sont-ils ? Ce sont des bousingots. Ce nom à la consonance racoleuse est celui d'un chapeau de cuir verni porté par les Romantiques échevelés de la première « mouture » et qui auparavant ornait le chef des marins anglais, « bousin » désignant un cabaret, un mauvais lieu, un tintamarre, toutes notions familières à des matelots en goguette. « Nous avons fait du bousingot » deviendra le cri de victoire des membres du Petit Cénacle Romantique au sortir d'une séance de contestation débraillée. (cf. petite fille !) Ils décideront même de composer collectivement *Les Contes du bousingot* auxquels ne participeront, finalement, que Théophile Gautier et Nerval. Le terme sera aussi appliqué aux étudiants révolutionnaires des années 1830. Pétrus Borel, qui est l'objet de notre étude, habite avec



ses amis une maison qu'ils appellent « Le camp des Tartares », il fait partie de ce qu'on appela « Les petits Romantiques », dont le « temple », impasse du Doyenné, était fréquenté par Nerval, Gautier et Aloysius Bertrand, morbides et vampiriques promoteurs de l'humour noir et de l'horreur macabre, de cette « littérature frénétique » chère à Nodier (*La fée aux miettes*). Ce fut aussi la spécialité de Pétrus Borel, d'où ce surnom de « Lycanthrope », « L'homme-Loup », très évocateur de tous ces aspects, qu'il s'attribua.

Pétrus Borel et son chien à Asnières.
Gravure à l'eau-forte de Célestin Nanteuil

Et de fait, dans ces temps nouveaux de la littérature, Pétrus Borel fit un moment figure de chef de file et d'inspirateur, agité, ce qui lui valut des démêlés avec la police, avant que sa médiocrité ne l'écartât des rangs prestigieux de la grande armée romantique. Mais faisons plus ample connaissance avec le personnage.

Peut-être descendant d'un Borel, poète médiéval, et d'un Pierre Borel de Castres, médecin sous Louis XIV, Pierre Joseph Borel de Hauterive, dit « Pétrus Borel » était né en 1809, douzième de quatorze enfants émigrés en Suisse, d'un père quincailler ayant combattu à Lyon contre la Convention.

Jeune homme, il apprend l'architecture auprès de deux cabinets. Mais il déteste l'architecture de son temps à laquelle il préfère celle du Moyen Âge. Il aime surtout le mouvement, la couleur, ce qui effraye la clientèle. Il se tourne alors vers le dessin, sous l'influence de Devéria, et vers les lettres. Dormant dans les caves des maisons qu'il construit, il mange rarement à sa faim mais trouve dans les exaltations du Petit Cénacle sa nourriture spirituelle. Il a des relations amicales avec Hugo et participe à la bataille d'Hernani. Son activité littéraire est hétéroclite, son œuvre, imprégnée, comme le dira Nerval « de l'épanchement du songe dans la vie réelle », et en même temps d'un républicanisme forcené (il s'intitule « Basileophage » « Mangeur de Rois » !) éclate en des titres étranges, dont nous reparlerons, tels que *Rhapsodies* (le mot est à prendre dans son sens homérique), *Champavert* (qui bénéficie du surnom de Lycanthrope), *Madame Putiphar*, *Le Forgeron de Montmirail*, puis, plus tard, *Le Voyageur qui raccommode ses souliers* (il avait aussi écrit une *Étude sur la chaussure chez les Anciens et les Modernes* (!) *Léthargie de la Muse*, *Confidence de la Grande Jeanne* (Bucolique !), tout cela émaillé de latinismes et de néologismes hardis : un gardien ou un concierge est un « phylax », un maître, un « basile », un poète, un « barde », la mort est « la pallide », la jument, une « haquenée » ou un « destrier » etc.

Dans cette perspective extravagante (heureuse transition, comme le disent les journalistes qui n'en ont pas !), il avait même écrit, dix ans avant son départ pour l'Algérie, comme par une sorte de prémonition, l'épithète de « Pétrus Borel le Lycanthrope » dans un journal algérois *Le Moniteur algérien*. On n'échappe pas à son destin...

Sa mort littéraire, en effet, est inéluctable, malgré ce que disent de lui d'éminents confrères comme Théophile Gautier à qui on doit la réhabilitation de Villon, cher à ces Romantiques « noirs », et qui dit de lui : « Il semblait toujours venir du fond du passé », ou Baudelaire qui le nomme « une des étoiles du sombre ciel romantique ».

Champfleury, plus méchamment, l'appelant « le biographe des croque-morts » ! Et, réellement, le Lycanthrope, en proie à la misère, est souvent un loup affamé...

Alors ses amis, Gautier, le fidèle, Arsène Houssaye, le promoteur de Baudelaire, qui paye les frais de son départ, et Madame Girardin, qui fera tourner les tables avec Hugo, mais semble n'avoir pas tout prévu (!), s'avisent d'une solution salvatrice : l'Algérie. Le famélique poète, (il dit ne se nourrir que de pommes de terre, avec le luxe d'un peu de sel le dimanche !), « exilé » près d'Épernay puis à Asnières, dans une petite propriété appelée « Le Baisil » (l'aventure ne tient souvent qu'à une consonance!) ne pourrait-il pas trouver à employer son génie en participant au « boum » administratif qui succède à la conquête ? Convaincu, Pétrus Borel rédige une lettre de candidature où il vante ses qualités d'urbaniste et son goût pour la terre, à vrai dire imaginaire, tout en cachant sa condition de poète, et il reçoit une réponse favorable.

Il arrive à Alger en janvier 1846 après avoir été nommé inspecteur de la colonisation de 2^{ème} classe en décembre 1845. Déjà « à part », et sans doute rendu circonspect par les moqueries assassines de deux journaux parisiens, ce qui l'avait conduit à une affaire de duel heureusement avorté, il fuit les mondanités du Palais du Gouvernement pour fréquenter plutôt la librairie Bastide qui est le cœur intellectuel d'Alger. N'avait-il pas récemment écrit un article sur *Alger et son avenir littéraire*, inspiré par un poème *La Première algérienne* d'un ami influent, Ausone (!) de Chancel, qu'il retrouvera et dont nous aurons à reparler.

Il écrit maintenant pour le journal algérois *L'Akbar* des articles humoristiques, des nécrologies (encore !) et même un compte-rendu d'une représentation de *Ruy Blas* au cours de laquelle, la Reine étant malade, on chante, pour remplacer son texte *La Chanson des pommes de terre* !! D'humeur sombre, il vit retiré dans une maison de la ville haute. Le visage marqué par ses nombreux déboires, le cheveu ras, une barbe qui faisait l'envie de Théophile Gautier, mince, l'allure distinguée, il porte habit noir, manchettes blanches et cravate haute : le bousingot débraillé a fait place à une sorte de pasteur presbytérien, parlant d'une voix grave et sourde qui s'anime parfois sous l'émotion... (Un portrait de lui par Louis Béranger à la manière de Vélasquez). Il entend bien, en tout cas, rompre avec son passé littéraire et écrit à son frère pour lui demander de publier sa disparition dans les milieux de la Capitale : « Dis que je suis mort et enseveli dans les sables » !

On peut d'autant mieux comprendre cette attitude qu'à Alger même un nouveau journal *La France algérienne* (*Horresco referens* : toute

allusion.. !), ne manque pas de stigmatiser ces nouveaux venus qui ne connaissent rien à la terre africaine... En attendant de la mieux connaître, Pétrus Borel fréquente des poètes archéologues arabisants dont l'un, lieutenant-colonel dans la Garde Nationale d'Alger, se fait un devoir de le « dégrossir ».

Il s'enfonce bientôt, en effet, dans la réalité du bled en ayant pour mission d'inspecter les villages du Sahel récemment fondés. Il est amené en particulier à s'intéresser à un village destiné à des pêcheurs, français ou indigènes, où étaient prévues vingt maisons, un port, un parc à huitres et une église. Tout y était, sauf l'église non encore construite... Or il y avait là 24 marins bretons. Borel souligna l'inconvénient : « Pas de messe, pas de Bretons ! ». Mais le plus grave tenait à ce que les bénéficiaires d'autres concessions dont il a la charge spéculaient souvent au lieu de respecter leurs engagements, comme cela se produisait déjà pour les fournitures aux armées (Balzac en parle dans son roman *La cousine Bette*). Les difficultés ne manquent donc pas...

L'inspecteur de 2^{ème} classe travaille beaucoup et fait ses rapports, au début, avec concision et clarté, mais déjà dans un style plus fleuri que l'ordinaire platitude administrative, et bientôt, ce qui devait devenir son plus grave défaut, il se laisse aller à des prises à partie et même à des invectives contre les contrevenants de toutes sortes...

Et sans doute fut-il heureux que Bugeaud le chargeât alors d'une tâche nouvelle : démontrer que la colonisation par des soldats avait plus de chance de réussir qu'avec des civils, ce qui était une conviction du militaire décidé à éviter que les succès de nos armes ne débouchassent sur un ratage administratif.

On peut se demander comment il a pu se faire que l'illustre chef ait recours à un homme de lettres, espèce dont il s'était toujours méfié, et on verra qu'il n'avait pas tort. En attendant, tout à sa nouvelle tâche, l'ancien poète fait une peinture déplorable mais romanesque de la condition du colon civil, soulignant, entre autres handicaps, « le mal du pays, le découragement du premier coup de pioche au pied d'un palmier nain, la menace des maladies.. » (Ex : sur 500 habitants du village de Fondouck, 450 succombent en quelques mois !).

Alexis de Tocqueville avait déjà, dans son ouvrage *Travail sur l'Algérie*, avait mis l'accent sur les différences de qualité qui existaient même entre soldats installés et troupes de simple passage : « Les premiers sont ardents, ambitieux, dispos ; ils aiment le pays et se passionnent pour sa conquête. Les autres sont tristes, mornes, malingres, découragés ; ils ne pensent qu'à la France. À vrai dire, les uns font la guerre, les autres la

souffrent ». Dans un style théâtral, Pétrus Borel dépeint, pour les déprécier, les colons civils fraîchement débarqués et si vulnérables « ces familles souvent privées de leur chef, trop peu vigoureux, et réduites à une malheureuse femme aux prises avec ses cinq ou six enfants... ». Tout à son idée, il néglige de dire que les soldats installés avaient subi le même sort et que, bien souvent, pour « étoffer » les effectifs, on était obligé d'avoir recours aux « mariages au tambour » imaginés par Bugeaud. Toujours est-il que le Comte Guillot vante la qualité de son engagement et de ses rapports où il signale un style poétique du meilleur effet ! Jusque là, tout va bien. Borel occupe même ses loisirs à écrire, sur du papier à en-tête de l'Administration, articles et poèmes : il a ce que Molière appelle, par la bouche d'Alceste en conflit avec un rimailleur impénitent « les démangeaisons qui nous prennent d'écrire » ! (« Gratter du papier » ?!), et même sa correspondance officielle sera de plus en plus imprégnée d'emphase poétique.

Survient alors un changement qui va peser lourd dans sa carrière : il est envoyé à Mostaganem pour y séjourner et surveiller les nouvelles communes de Mazagran et La Stidia. Cela coïncide avec un changement aussi dans sa vie privée : il vient d'épouser à Alger où elle habitait, Gabrielle Claye, de 18 ans sa cadette. Il lui dédie un poème composé à Oran où l'on peut lire :

*Le cœur de ton rhapsode
Tant l'absence lui nuit
Vers toi sans cesse rode
Comme un loup dans la nuit*

.....
*C'est toi ma druidesse,
Ma fée aux fortes mains
Ange plein de rudesse,
Enfant des temps romains.
Toi, l'âme de mon âme,
Flambeau de la maison,
Vierge, hétaïre, femme,
Honneur de la raison !*

Il semble bien que la jeune épousée ne correspondait pas au type de la frêle et malade beauté romantique... mais il décide de l'appeler, d'un prénom médiéval, Béatrix ! Il rejoint son poste en emmenant la belle-mère et un beau-frère... Il se plaît au contact de ces populations de pionniers d'origines diverses (La Stidia est peuplée de colons en

provenance de Prusse ; ailleurs, ce sont des Parisiens, des Marseillais...), et il décide de s'installer durablement.

La belle-mère a acheté à Mazagran, théâtre d'une héroïque bataille lors de la conquête, un terrain d'un peu plus de trois hectares dont elle fait cession à son gendre et Pétrus Borel fait bâtir à grands frais, dit-il, une « sorte de bordj défensif et pittoresque » auquel il donne le nom de « Castel de Haute Pensée » !

Beaucoup plus terre-à-terre que cette noble dénomination furent, tout de suite, les préoccupations de notre châtelain : en effet, un conflit, pour abus d'autorité, avec le Commissaire Civil, alors que Pétrus Borel entendait ne dépendre que du général Péliissier, coïncida avec une nouvelle orientation de la politique de la deuxième République, hostile au « système Bugeaud », et les inspecteurs de la colonisation furent naturellement considérés comme des soutiens de ce système.

Dans cette perspective, il fut demandé au Gouverneur Général, le général Cavaignac, un rapport sur les activités de ces fonctionnaires, notamment sur le cas Borel, dont aucun rapport, justement, n'était parvenu à ses supérieurs depuis des mois ! Après réception de cette information, le ministre Arago, estimant qu'il n'a pas fait son métier et même que sa fonction est inutile, puisqu'elle ne repose pas sur les connaissances nécessaires en hygiène, agriculture et soins vétérinaires, décide de le licencier avec un mois de solde... Pétrus Borel reçut la décision comme un règlement de comptes frappant les fidèles de Bugeaud, et, surtout comme un mauvais coup émanant du journal *Le National* dont il avait naguère provoqué en duel le directeur qui, maintenant, faisait partie du Gouvernement. Aussi, après avoir commis un poème vengeur que voici :

*Tityre, prends ton mirliton,
Chante l'heureuse Béotie
Chante ce rouge carnaval
Qui vit naître la dynastie
Des rédacteurs du National.*

Après, donc, cette envolée lyrique, il songe surtout à une revanche éclatante en caressant l'idée d'obtenir, grâce à l'appui de son frère à Paris, le poste de sous-préfet de Mostaganem qui vient d'être créé. « Sinon, lui écrit-il, vive la Liberté ! Je ne suis plus Ruy Blas, valet de Don Salluste, je suis redevenu homme, klephte (il adore ce mot !) et je fais mon chemin dans les broussailles ». Mais, bien sûr, il faut faire vivre sa famille... Alors, peu après cette belle déclaration d'indépendance, il se résout à briguer un poste de commissaire civil à Arzew, près d'Oran. « L'intérêt constant dont toute la population m'a entouré et

m'entoure encore dans ma retraite... me pousse à croire que je saurai bien faire dans ce nouveau poste », écrit-il. On est ému par l'ingénuité, la candeur de ce malheureux de nouveau au bord de la misère et le préfet Garbé ainsi que le général Daumas sont émus également ; ils ont pour ami commun avec Borel Ausone de Chancel dont nous avons parlé plus haut et le Lycanthrope aux abois est réintégré dans le corps des Inspecteurs de la Colonisation et nommé à Constantine, puis à Bône, loin, il est vrai, de sa famille et de Haute-Pensée. Aussi trouve-t-il le temps d'écrire : *Le Voyageur qui raccommode ses souliers* date de cette période (1850). Cependant l'éloignement lui pèse et il multiplie les suppliques aux autorités, dans un style à la fois emphatique et cocasse : « Je suis le seul à être attaché à une smalah peu portative (sic !)... Pourquoi serait-ce à moi à briser mes dieux pénates ? ». Il est enfin nommé dans son ancienne résidence où son ami Chancel vient d'être établi comme sous-préfet.

Mais il est parti sans remettre ses rapports, tiraillé, dit-il, entre l'autorité civile et la militaire, ce qui était vrai ; mais surtout, trop épris de liberté, il est incapable de fournir à date fixe un travail imposé...

Cependant, et nous abordons là la période la plus étonnante de cette carrière déjà mouvementée, il est nommé dès son arrivée dans la région de Mostaganem, maire du village en cours de création de Blad Touaria, le Gouvernement ayant décidé de favoriser de nouvelles implantations de colons choisis, cette fois en fonction de leurs activités d'origine : il s'agit, en l'occurrence de « paysans habitués aux travaux de la terre » (sic !) originaires du Haut-Rhin, au nombre de 312. Mais les autorités n'avaient pas réalisé qu'il s'agissait de gens dans le dénuement le plus total. Leur installation posait maints problèmes que Pétrus Borel s'attacha à réduire avec une belle opiniâtreté : construction d'un four et d'un fournil, d'écuries, d'un poulailler, d'une école provisoire fréquentée par 80 garçons et filles. La messe était dite dans une pièce de sa propre maison !

Cependant, malgré tous ces efforts, les choses se passaient mal : les pauvres affaires des nouveaux colons étaient restées bloquées à Marseille ou à Oran ; ils n'avaient même pas de vêtements de rechange et, quand le froid arriva, une demande de couvertures, usagées, de l'armée fut refusée au maire, confronté aussi à la disette de ses administrés. Il décida alors de passer outre les mesquineries administratives et fit distribuer à la population du pain et des vivres par le boulanger et l'épicier contre des bons garantis par lui : « Il ne m'est pas possible, dit-il, d'assister à l'inanition d'une population que je dois non seulement diriger mais encore sauver de la misère et de la mort ». Les bons furent remboursés mais cela fut assorti d'une menace de sanctions en cas de récidive ! On comprendra que, dans cette situation, les colons aient eu des velléités de

retour en France et Pétrus Borel de découragement... Pour se divertir, au sens presque pascalien du terme, il composa alors son poème *Les confidences de la Grande Jeanne, bucolique*. Comme son village venait d'être rattaché à celui d'Aboukir, il cessa d'être maire mais, en tant qu'Inspecteur, resta en contact avec ses anciens administrés qui ne cessaient de rendre hommage à son dévouement.

Mais, une fois de plus, l'Administration, qui reconnaissait par ailleurs ses efforts, ne manqua pas de lui reprocher son inexactitude à fournir les pièces et documents demandés et les choses allaient se gâter avec l'arrivée d'un nouveau sous-préfet, le Vicomte Léopold de Gantès, d'une autorité rigide, qui s'appliqua à réduire les prérogatives de Borel, ce qu'il supporta très mal, et laissa son secrétaire, un certain André Quesnel, qui menait un train fastueux suspect, l'accabler de vexations multiples, ce qu'il supporta encore moins. Le bruit courait que le personnage donnait allègrement dans la prévarication et dans la concussion et que son supérieur le sous-préfet n'était pas irréprochable non plus... Pétrus Borel était d'une honnêteté intransigeante et ne supportait pas d'être opprimé par des individus aussi douteux : il fut pris à leur rencontre d'une véritable haine. On sent bien ici-et cela va aller en s'intensifiant- la conviction profonde du Poète qui, à l'instar de ses pairs parisiens prestigieux comme Hugo ou Vigny (on pense à Stello), méprise la bassesse tracassière qui l'opprime et se révolte contre l'impunité qui couvre intrigues et malversations au sein de la haute société. Aussi va-t-il supporter de plus en plus mal les rappels motivés de sa hiérarchie. Celle-ci n'admet ni les retards exorbitants de ses rapports ni, peut-être, surtout, les tirades enflammées et ironiques que, tel un Diogène de campagne, il décoche contre les faiblesses ou les contradictions des méthodes de colonisation et d'administration. Le nouveau préfet d'Oran Majorel est, justement, très imbu de la majesté administrative et, à ses yeux, Borel représente le type même du fonctionnaire fantaisiste et trop indépendant. Aussi lui renvoie-t-on systématiquement ses rapports avec prière expresse de les corriger... Quelle humiliation pour le châtelain-poète de Haute Pensée !

De Gantès, contre toute attente, peut-être par crainte, le soutient un peu tout de même : « le surcroît de travail et les réprimandes dues à ses lenteurs ont découragé et aigri cet agent très intelligent et capable de rendre de bons services »... On croirait lire une appréciation de censeur des études et ces jugements accroissent encore la fureur de Borel : une réponse à un nouveau renvoi de ses rapports comporte 16 pages ardentes et récalcitrantes à propos d'une petite affaire de dommages causés à des arbres par les colons dont il a la responsabilité et qu'on reproche à son incurie !

« Pensez-vous, répond-il insolemment, qu'ils prendront plus de précautions si leur pic tombe sur un *sumac* ou un *huspentaphylum* ? » ; et comme à cette science visiblement provocatrice il ajoute des formules hyperboliques de politesse et de déférence, le préfet comprend qu'il se paie sa tête ! Convaincu d'être dominé par « une vanité excessive et une tendance fâcheuse à l'agression », notre Inspecteur est en grand danger de révocation, une fois de plus. Mais le général Daumas, qui n'est pas mécontent, comme tout bon militaire, de saper l'autorité des civils, stipule qu'on ne saurait imposer à un homme de terrain les formules rigides du bien-écrire administratif et qu'on ait à ne l'importuner que pour des motifs sérieux ! Se voyant soutenu à Paris, le Lycanthrope, de plus en plus persuadé qu'il est victime d'une cabale à la sous-préfecture, commet l'erreur de croire qu'il peut dénoncer ce qu'il considère comme des erreurs de conception de la colonie d'Aboukir dont il s'occupe aussi. Il le fait, encore une fois, dans le style érudit qu'il aime tant : « Certains administrés ne viennent pas à résipiscence (!), se plaint-il, la recherche des responsables ressemble à celle de Télémaque sur les traces de son père » et il se demande si la bourgade a été fondée par Romulus et ses bandits ! C'en est trop : de l'avis général, Pétrus Borel n'a plus toutes ses facultés intellectuelles...

Et le malheureux n'est pas au bout de ses peines : le village de Blad Touaria dont il a été maire naguère est resté cher à son cœur et vient de connaître une terrible épidémie de choléra : il part en guerre contre le médecin de la circonscription qui ne résidait pas dans le village même, ce qui impliquait qu'on évacuât les malades sur une mauvaise charrette qui cheminait 4 heures sous le soleil... ce qui les tuait avant qu'on puisse les soigner ! On trouva la sollicitude particulière de Borel pour son village et les accusations contre le docteur également prétentieuses et injustes, et le sous-préfet contre attaqua en lui reprochant de n'avoir pas été auprès de ses anciens administrés en proie à une détresse aussi grande, étant donné qu'il possédait sur place une propriété où il se livrait pendant ce temps avec beaucoup d'ardeur à « l'élévation de nombreux cochons ». C'en était trop pour l'Inspecteur Borel qui, prenant connaissance, plusieurs mois après, de cette accusation, s'étrangla littéralement de mépris et de rage. « On a voulu, sans doute, parler d' « élevage », s'exclame-t-il, mais on ne blesse pas ici que la langue française ».

Et il dénonce « le fiel que l'on mêle au pain des fonctionnaires » s'emportant en justifications véhémentes de son absence rappelant qu'il avait laissé sur place, dans le village sinistré, le meilleur de lui-même : sa belle-mère (!), ce qui était vrai. La malheureuse, dont la maison avait été cernée par des centaines de cadavres, en avait perdu la raison... Il avait d'ailleurs lui-même fait une ou deux visites pendant l'épidémie et demandait aux pouvoirs publics de bien vouloir envisager le transfert en

hôpital d'aliénés en métropole de ce qu'il avait de plus cher, cette belle-mère martyr, ce qui n'arriva pas.

Vivement désireux de se venger de ce qui, il en était sûr, était une nouvelle machination pour le perdre, Pétrus Borel décide d'accuser à son tour, avec force détails soigneusement amassés, ses persécuteurs de Gantès et Quesnel. Pour ce dernier, par exemple, preuve était faite qu'il avait vendu plusieurs fois la même concession qui, d'ailleurs, ne lui appartenait pas ! Sans attendre les résultats de l'enquête, il adresse à sa hiérarchie une lettre dans laquelle il réclame comme un dû : sa réhabilitation, sa promotion à la 1^{ère} classe, et la Croix de la Légion d'Honneur remise des mains mêmes de Sa Majesté l'Empereur !! En réponse il reçut l'avis que l'enquêteur chargé de son cas allait demander sa révocation... Il riposta par une lettre délirante où on peut lire : « Je crois en Dieu et je suis sûr que vous serez châtié ici-bas... en attendant que vous rendiez compte du sang d'Abel fumant pour la fraude et le dol... On a ouvert contre moi la porte du bestiaire, le *vomitorium*... mais je me défendrai tant qu'il y aura une goutte d'encre à ma plume, une goutte de sang dans mes veines ». À Paris, d'un trait de plume, justement, le ministre Daumas ordonne : « Terminer cette affaire ». Et Borel est révoqué le 27 août 1855. La Justice lui offrira au moins le bonheur de savoir ses deux persécuteurs punis : de Gantès déplacé, Quesnel condamné à deux ans de prison...

Pétrus Borel le Lycanthrope n'est plus qu'un petit propriétaire retranché dans sa tanière, Don Quichotte dérisoire, et le poème composé alors *Léthargie de la Muse*, témoigne de sa détresse. Les associés arabes qu'il avait pris pour l'aider et lui-même défrichent, sèment, labourent tout autour d'un immense palmier et d'un grand figuier. Il finit ses journées éreinté, auprès de Béatrix « endormie comme une chatte et qui ronfle comme plusieurs mirlitons », mais qui, pendant la journée fréquente les marchés et cuisine avec art des repas d'une frugalité philosophique, ce qui n'arrange pas la belle-mère qui est folle mais qui a gardé un solide appétit ! La maison n'a pas de vitres à toutes ses fenêtres, mais on est chez soi et Borel, apprenant que Th. Gautier habite un cinquième étage, à Paris, s'exclame dans un élan de compassion « Comment ? Ce roi plumigère n'a pas encore de tour ?! J'ai donc bien fait de me faire klephte ». Il s'est repris à écrire et les clairs de lune qu'il aperçoit de sa fenêtre lui inspirent envolées lyriques ou sarcasmes : « La lune a l'air d'un plat à barbe. Elle bave sur la mer comme un escargot. Je lui retire la considération distinguée avec laquelle j'aurai l'honneur d'être son très humble serviteur lorsqu'elle sera jolie et qu'elle en vaudra la peine » s'exclame-t-il ! Et puis des événements vont survenir : le 21 Janvier 1857, la belle-mère, Marie-Antoinette, meurt :

« Secouée par un violent coup de tonnerre, nous la vîmes s'éteindre tout à coup » ; et de remarquer que Marie-Antoinette était aussi le prénom de l'épouse de Louis XVI assassiné ce jour-là. Elle sera inhumée au pied du palmier de « Haute-Pensée », « pour qu'elle ne fût pas enterrée avec tous les gueux du quartier, en attendant que je puisse faire construire un caveau pour moi et les miens, car je n'ai pas l'intention de faire cadeau à la France de ma guenille mortelle, puisque je veux être enseveli sur mon rocher, sur une dune étrangère, en pays barbare ». Puis c'est la mort de la jument, ou plutôt de la haquenée (!) de Béatrix : au chagrin décent dû à la belle-mère succède alors une explosion de douleur exprimée en termes d'amour grandiloquents ! Heureusement, la naissance d'un fils, « chef salique d'une dynastie qui prend corps » (!) vient détendre cette atmosphère funèbre. Parmi les prénoms du nouveau-né, dont le premier est Aldéran, celui de Benaoui, en souvenir de l'associé arabe défunt ; Borel songe même à le faire musulman avant de se raviser ! Dès lors, la vie s'écoule paisiblement, agrémentée d'une modeste production poétique : celui qui avait été le second personnage du Cénacle romantique confectionne de petits poèmes pour les trois filles du sous-préfet de Mostaganem. Dans le dernier, il promet « un poème si long, si long, qu'avant de l'achever vous serez dans l'âge où l'on aime »... Il ne l'achèvera pas : l'été 1859 est torride (40° à l'ombre !) ; le 17 Juillet, un sirocco brûlant arrive sur la région... Pétrus Borel le Lycanthrope, comme pour défier les éléments, jardine, tête nue ; une insolation le foudroie au pied de son palmier à onze heures du matin...

À Paris où sa fin passa presque inaperçue, le bruit courut qu'il était mort de faim, ce qui lui valut, comme épitaphe, un mot d'Arsène Houssaye : «Le Lycanthrope ne trouva pas au milieu des sables une brebis pour se mettre sous la dent».

Un hommage plus appuyé - et plus mérité - lui fut, tout de même, rendu par Baudelaire qui déclara : « Sans lui, il y aurait une lacune dans le Romantisme ». Et il est bien vrai que Pétrus Borel, par ses emportements, par ses naïvetés, par sa mélancolie foncière et ses détresses spectaculaires, illustre et incarne l'un des aspects fondamentaux de ce mouvement littéraire.

Le caveau familial étant resté à l'état de projet, le Lycanthrope fut enterré au cimetière de Mostaganem, puis quand celui-ci fut désaffecté, comme cela se passe encore aujourd'hui là-bas, jeté à la fosse commune. Mais rien n'empêche de penser que ce Mozart du bled ne fut pas mécontent que sa dépouille fût ainsi soustraite aux formalités administratives qu'il avait tant méprisées...